

Bleu regard

Louise Warren, *La pratique du bleu*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 2002, 112 p., 15,95 \$.

Simon Harel (texte) et Alain Médam (dessins), *Le regard long*, Montréal, Liber, 2002, 140 p., 22 \$.

Louis Royer, *Douze* (avec des images de Christine Palmiéri), Montréal / Les Ollières-sur-Eyrieux, Trait d'union / A.L.T.E.S.S., coll. « Poésie du square », 2002, 158 p., 29,95 \$.

Hugues Corriveau

Numéro 110, été 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37685ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2003). Compte rendu de [Bleu regard / Louise Warren, *La pratique du bleu*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 2002, 112 p., 15,95 \$. / Simon Harel (texte) et Alain Médam (dessins), *Le regard long*, Montréal, Liber, 2002, 140 p., 22 \$. / Louis Royer, *Douze* (avec des images de Christine Palmiéri), Montréal / Les Ollières-sur-Eyrieux, Trait d'union / A.L.T.E.S.S., coll. « Poésie du square », 2002, 158 p., 29,95 \$.] *Lettres québécoises*, (110), 29–30.

Louise Warren, *La pratique du bleu*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 2002, 112 p., 15,95 \$.
 Simon Harel (texte) et Alain Médam (dessins), *Le regard long*, Montréal, Liber, 2002, 140 p., 22 \$.
 Louis Royer, *Douze* (avec des images de Christine Palmiéri), Montréal/ Les Ollières-sur-Eyrieux,
 Trait d'union/A.L.T.E.S.S., coll. « Poésie du square », 2002, 158 p., 29,95 \$.

Bleu regard

Donner à penser que l'amour et l'acuité de l'œil fondent notre pouvoir sur le monde.

P O É S I E

HUGUES CORRIVEAU

« **T**OUT CELA PARTICIPE AU MÊME ÉCOULEMENT DU TEMPS, à la même icône de mélancolie. » (p. 104)

LA RÉSONANCE DES ROSES

Peut-être est-ce la meilleure façon de résumer le très tendre recueil que vient de signer Louise Warren avec sa *Pratique du bleu*. Elle se permet de dire la finesse des heures et la fragilité de sentiments évanescents qui submergent le cœur, juste au moment de vivre, d'une façon telle que la discrétion même des couleurs, du bleu surtout, passe comme une fièvre sur la peau, une langueur amoureuse, une sorte d'épiphanie du calme nocturne.

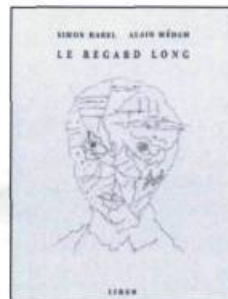
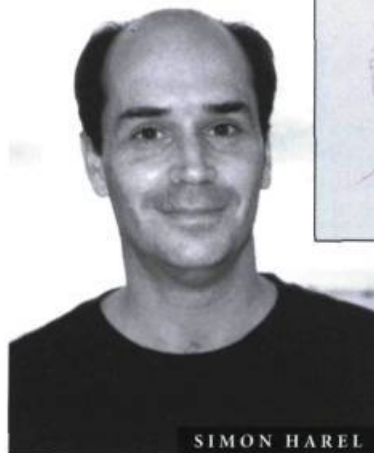
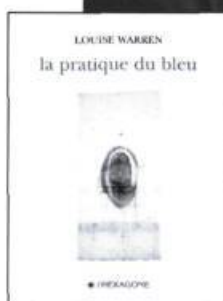
On pressent aussi une frayeur de perdre les petites douceurs qui s'insinuent dans le rien de vivre, parce que le lieu palpite un peu au souffle du vent qui passe. « J'essaie le mouvement lent des arbres, j'essaie la joie. Je me prête au monde et n'appuie sur rien. J'oublie. J'accomplis quelque chose. » (p. 13) Nous sommes si proches de l'immobilité que poser même la parole sur ces paroles-là semble troublant : « Avais-je été réellement loin ou plutôt avais-je touché à l'immobile, à cette matière qui veille telle une lampe et éclaire les parois de notre être ? » (p. 23), se demande la poète. À cette écoute tranquille des revenantes notes musicales de l'aube comme du crépuscule s'ajoute un désir si calme de vivre dans la paix du lieu que le silence odore :

Cette nuit, j'ai entendu un homme chanter et j'ai su à la hauteur de son chant qu'il n'était pas guéri. Je ne connais pas plus grande détresse que le chant d'une joie imaginée. La désolation de cet homme est un poème qui appartient au monde. (p. 35)

Ainsi va ce recueil, prière, dirais-je, adressée à la lenteur et au moment rare qui s'offre telle une ouverture entre le silence et la parole, l'inconscience et la clairvoyance, le sommeil et l'éveil. Ce recueil se tient toujours sur la frontière subtile qui ouvre au monde l'évidence des secrets. Beau recueil s'il en est en ces temps déchirés.

PROFONDEUR DE L'ŒIL

Le regard long, présenté à la fois par Simon Harel et Alain Médam, est une très grande réussite, s'impose comme un livre dans lequel le dessin et la voix sont si intimement liés que



les auteurs ont eu raison de le cosigner. Les soixante et un dessins au stylo noir d'Alain Médam ont accompagné Simon Harel durant quelques mois entre Paris, Berlin et Vancouver. C'est au dictaphone qu'il a confié durant ce périple, tout en regardant les têtes crayonnées de Médam, ses réflexions poétiques, son rapport à ce que ces dessins regardent. Or, le résultat est absolument convaincant, dans la mesure où ici le poétique est moins le fait d'un travail strictement formel qu'un rapport secret avec les choses d'un autre art, une traduction de cette rencontre du « dessiné » et du « parlé ».

D'abord, les dessins sont très beaux, ils évoquent certainement ces bustes formidables des tableaux gris de Giacometti ou, encore (je ne saurais expliquer la raison qui me porte à le croire), des musiciens (comme si les nobles têtes de Rachmaninov ou de Prokofiev venaient discrètement sous le trait du crayon faire entendre leur musique), tellement l'impatience du trait joue musicalement sur la feuille, tremble, « jasse », se casse et se retrouve. « *je me promène dans cette galerie de dessins affamé et voyeur parfois discret toujours réservé quant au sens de ce que je vois galerie d'images de passages animés par ma déraison* » (en italique dans le texte, p. 13), nous confie Simon Harel ; et on le suit en cela parce que ces têtes parfois hagardes, parfois tourmentées, interrogent l'au-delà du monde, au delà de nous-mêmes, avec une virulence souvent insoutenable. À partir de cet endroit indéfinissable du silence, Simon Harel va faire surgir certains souvenirs angoissants (la perte d'une toile de son père, par exemple) ou remonter au tout premier commencement, vers sa « vieille enfance » (p. 65), comme il le dit en une belle formule : « l'image non pas spoliée / altérée effacée disparue / le visage humain tel qu'il apparaît en sa forme maternelle / voilà les contours de ma forme primordiale » (p. 26). Or, par un effet de mimétisme assez troublant, le texte du poète s'inscrit dans des poèmes très longs qui, page après page, sont comme une ligne qui, tout hachurée qu'elle soit, ne cesserait de se poursuivre, tout comme le trait noir des dessins de Médam semble sans discontinuité alors qu'il se brise sans arrêt, comme les longs vers du texte se cassent aussi en vers libres et d'aléatoire longueur. « *je parle d'une voix lente c'est un choix exact dicté par la situation qui impose d'être à la hauteur du dessin de s'affranchir de la pesanteur du temps pour espérer cette épiphanie où le regard se consume* » (en italique dans le texte, p. 40). Le travail

fouit donc en des lieux de première importance : « les dessins sont des enfants encastrés / parfois sages parfois turbulents / ils apaisent / à les voir jouer on se prend à rêver d'une enfance pour soi » (p. 87-89).

Je regrette de n'avoir pas plus d'espace tellement j'aurais le goût de m'attarder un peu plus, comme on le fait parfois dans une

salle de musée, pour la quitter un peu et y revenir plus longuement encore. Ce livre est un cadeau. À tout point de vue, une réussite.

MIGNARDISE AMOUREUSE

Pourquoi Louis Royer a-t-il cru bon de rompre un silence de plus de trente ans en poésie ? On se le demande sérieusement à la lecture des deux premières parties, respectivement intitulées « Amies et autres artistes » et « Vivaces et fugaces », de son second recueil, *Douze*, paru dans la collection « Poésie du square » qu'il dirige aux Éditions Trait d'union. Que de niaiseries là-dedans ! Que de consternantes piécettes « poétiques » de circonstance dédiées aux poètes, aux chanteuses ou aux femmes qu'il aime peut-être, mais qu'en tout cas naïvement il admire. Ces textes ressemblent à ce point à ce qu'on pourrait entendre aux anniversaires de nos « matantes » que leur lecture a un petit côté comique qui n'en atténue pas la profonde indigence. On y trouve à l'avenant : « ton sourire enivré / dans la salle de Nelligan / le soir des huitres crédules » (« À celle qui R », p. 18), « enfin ensemble seuls » (*ibid.*, p. 22), « me glisser dans ton cou / sans m'approprier ton col » (*ibid.*), « ta voix porte / en vraie beauté / les couleurs de l'amour » (« À Iris DeMent », p. 26), « du troubadour le regard / en transe sur le vide » (« À celle qui sait », p. 27), et enfin, mais là c'est quelque chose :

*ce qui m'impressionne c'est ton culot
de bohémienne de luxe supercharmante
cette supersexy chanson de toi
qui me laisse pantois
au bénéfice du doute
[...]
je t'embrasse Shania
(« À Shania Twain », p. 50-51)*

Bon, on voit la marchandise, et les fantasmes légèrement libidineux du transi. Mais on nous sert aussi du « [...] vide toujours dans / l'attaché-case de l'amour » (p. 18), du « [...] calme perdu / sur le sommet du mont Ridicule / de la chaîne des Majuscules » (p. 19), des « oreilles amorphes » (p. 21), du « jardin de la poésie » (p. 27) et du « passé immuable de la vie » (p. 28).

Quant à la seconde partie, le poète remet ça avec les « femmes-fleurs » qu'on espérait à jamais fanées ; on passe ainsi de « Jacinthe » en « Mauve » et de « Passiflore » en « Rose ». De plus, c'est souvent très maladroitement écrit, comme de la poésie de mauvais écolier : « ses ongles dans mes cheveux / soudain me broient le cuir / sans qu'elle regrette le geste » (c'est « Jacinthe » qui ose lui « broyer le cuir » de la sorte, en page 69) ; « son regard me transporte / au-delà du voyage / auquel ses lèvres me convient » (« Mélissa », p. 73). Mais ciel, pour quelle raison Louis Royer ne s'est-il pas contenté de publier sa suite « Initiatique », écrite en prose et qui clôt le recueil ? « Que font les âmes entre les incarnations ? Sommeil ou préparation ? Tu cherches, tu te tais, tu appelles. La mémoire du corps est innocente, l'autre mémoire est infaillible. » (« IX », p. 145)

Là, on entend une voix plus mature, moins cliché et superficielle. Bien que le classicisme un peu suranné de ses « Constellationnaires » qui précèdent puisse rebuter, on trouve là aussi une sûreté dans la parole du poète qui convient à autre chose qu'à des tranches légères et à d'éphémères rencontres. Vraiment, ce retour en poésie est quelque peu raté, parce que le poète n'a pas su choisir mieux son propos.

Estuaire

LE POÈME EN REVUE

Numéro 114

La bouche des choses

avec des poèmes de

Jean Boisjoli, Pierre DesRuisseaux, Thierry Dimanche,
Flavio Ermini, Richard Lachance, Maude Smith Gagnon

un dossier sur la poésie du Burkina Faso
préparé par Sophie Heidi Kam
avec des poèmes de

Angèle Bassole, Jacques Prosper Bazie,
Augustin Sondé Coulibaly, Bernadette Dao,
Jacques Boureima Guegane, Sophie Heidi Kam,
Gaël Kone, Madeleine de Lallé Ky, Honorine Mare,
Samuel Millogo, Théodore Ouedraogo,
Titinga Frédéric Pacere, Sangouan Sanou

des chroniques de

Tristan Malavoy-Racine, Catherine Morency, François Paré

Bulletin d'abonnement

Abonnement pour cinq (5) numéros par année
(toutes taxes incluses)

Tarif au numéro: 11,50\$

Régulier 41,41\$ []
À l'étranger (transport inclus) 51,76\$ []

Nom _____

Adresse _____

Code postal _____

Veuillez m'abonner à partir du numéro _____

Tél.: _____

Télec.: _____

Courriel: _____

C.P. 48774, Outremont (Québec) H2V 4V1

www.estuaire-poesie.com